Cte FRC. 1186

AUX MANES

DES VICTIMES DU TERRORISME.

POËME

Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Absolvitque Deos ..... Claud

Sors de ta froide tombe ô généreux Alcée !
Viens de tes feux sacrés allumer ma pensée ;
Communique à mon cœur cette mâle fierté
Qui jadis dans Samos fonda la Liberté.
Aux accens de ta lire échauffe mon génie;
Parais, et tonne encor contre la tyrannie.
Rival de ton audace, en ce jour glorieux,
Puissé-je m'élancer jusqu'au Palais des Dieux,
Tu m'exauces .... déjà ton ivresse m'enflamme,

Ton ame toute entiere a passé dans mon ame.
Où suis-je ?.. quels tableaux ... quels accords ravissans
Enchantent mon oreille et pénetrent mes sens ?
Pour qui sont ces apprets, cette pompe inconnue,
Ces chants triomphateurs qui déchirent la nue ?
Du Peuple souverain je reconnois la voix.
Après tant de malheurs, il recouvre ses droits.
Éternelle justice !... une horde homicide
Tombe enfin sous les coups de sa main intrépide.
L'univers attentif a reçu ses sermens;
Ils ne seront point vains. Sur des débris fumans,
Déja de toutes parts les monstres sanguinaires
Courent s'ensevelir au fond de leurs repaires.
Ministres de la mort! votre souffle odieux
N'infectera plus l'air qu'on respire en ces lieux.

Tout renait au bonheur ... la nature plus belle
Sourit et semble prendre une forme nouvelle;
La patrie à cessé de répandre des pleurs,
Son front victorieux se couronne de fleurs;
La sainte humanité vient consoler la terre,
Et briser des tyrans la hache meurtriere.
O fatal souvenir! quoi sous un joug d'airain,
Les tigres ont courbé le peuple souverain !
Quoi des torrens de sang ont inondé nos plaines!

Nos frères, nos amis, sous de pesantes chaînes,
Dans la nuit des cachots, ont traîné si long-tems
Des jours dont la vertu marquoit tous les instans ?
Sur un marbre insensible ils ont versé des larmes....
Ils n'ont pris à témoin de leurs tendres allarmes
Que ce Dieu protecteur, que ce Dieu dont le bras
Laissoit un libre cours à tant d'assassinats.
Que dis-je? ... je frémis ... mon ame intimidée
Peut-elle s'arrêter à cette affreuse idée ?
Non, non, le ciel est juste, il venge l'univers :
La tempête souvent enfle le sein des mers,
Souvent les aquillons, précurseurs de la foudre,
Tourmentent les vaisseaux qu'elle réduit en poudre:
Mais bientôt le soleil, sur un char plus brillant,
Dans des plaines d'azur roule en étincellant.

Peuple libérateur, reviens par la pensée
Sur les temps malheureux de ta gloire éclipsée.
Vois le couteau fatal, dans les airs suspendu,
N'attendre qu'un signal pour frapper la vertu.
De tes vils ennemis retrace-toi la rage :
Vois la France livrée aux horreurs du pillage ;
L'œil du crime guidant la marche des bourreaux,
Le sol de tes aïeux hérissé de tombeaux,
Tes trésors envahis, la Loire épouvantée
Vomissant sur ses bords son onde ensanglantée,

Des êtres innocens sur la pierre écrasés,
Les époux désunis, et leurs toits embrasés,
Des scélérats épars dans de vastes contrées
Pressant d'un bras impur les vierges éplorées,
Et, dans leurs jeux cruels, outrageant tour-à-tour
Les Loix, la Liberté, la Nature et l'Amour.

Alors, dans tous les cœurs resserrés par la haine,
Des semences de mort couloient de veine en veine;
La terreur se gravoit sur les fronts pâlissans;
A peine on entendoit de sourds gémissemens:
Tout frisonnoit d'horreur, de rage et d'épouvante;
L'amant craignoit, hélas! de pleurer son amante;
Le sang étoit sans force, et l'amitié sans voix.
Les Arts furent muets pour la première fois,
Et leur flambeau, perdu dans l'épaisseur des ombres,
Ne versoit qu'à regret des feux pâles et sombres.
Assis sur leurs autels, privés d'adorateurs,
Les dieux de l'Hélicon languissoient sans honneurs.

Qui le croiroit? baignés du sang de leurs victimes,
Les monstres dans nos yeux croyoient lire des crimes.
Le tigre, au fond des bois, au milieu des déserts,
S'il surprend un chevreuil, dans ses flancs entrouverts,
Cherche les alimens de sa coupable vie.
Le sang des animaux suffit à sa furie,
Il ne s'offense point de leurs cris douloureux,

Il dévore, il jouit, et se croit trop heureux.

Mais où m'emporte, hélas ! une plainte insensée?
Déja de ces forfaits la trace est effacée.
Un sentiment plus doux succède à nos ennuis,
L'olivier de la paix nous dispense ses fruits ;
Et tu serois muette, auguste Poësie !
Répétez mes accords, grottes de Blandusie.
Que la France s'éveille au bruit de mes concerts,
Et que l'humanité soit l'âme de mes vers.

Généreux Citoyens, vous dont la destinée
Attire les regards de la terre étonnée,
Livrez-vous à l'espoir: vous reverrez encor
Briller sur l'horizon les jours de l'age d'or.
Oui, l'auguste sénat qui veille sur la France
Sçaura des assassins déjouer l'espérance.
Soutien de la Patrie, il aspire à venger
Vos droits que des brigands n'ont pas craint d'outrager.
Sa voix dans nos remparts rappelle le génie,
De l'état ébranlé rétablit l'harmonie,
Et, sur le tronc du crime entant la Liberté,
Resserre les liens de la Fraternité.
De ces heureux climats les muses exilées
Montent en souriant leurs lires mutilées.
Peuple ! mêle tes chants à leurs nobles concerts,
Et goûte le bonheur né du sein des revers.

Mais connois les devoirs que la gloire t'impose.
Sur le sommet d'un mont la liberté repose:
De-là, sa main conduit tes drapeaux triomphans;
De-là, son œil propice, aime à voir ses enfans
Graver en traits de feu, sur le sol de la France,
Le principe éternel de leur indépendance.
Son temple, revêtu du marbre le plus dur,
Se déploye et se perd dans l'horizon obscur.
D'un torrent de clarté sans cesse environnée,
La déesse à ses pieds tient une hydre enchaînée.
Là, cent monstres divers, du creux de leurs prisons
Vomissent, mais envain, leurs funestes poisons.
Là, sont le désespoir, la mort, le terrorisme,
La discorde, le crime, et l'impur fanatisme.
Toujours ivres de sang, et toujours affamés,
Dans des flots sulphureux ils nagent consumés.

L'auguste Liberté, témoin de leur défaite,
Fait pleuvoir sur leurs fronts les feux de la tempête.
La foudre, en serpentant, s'échappe de ses mains,
Elle écrase à la fois ces monstres inhumains.
L'air resonne et mugit....une flame plus pure
Circule en vagues d'or dans les cieux qu'elle épure.
La déesse s'émeut sur son trône immortel..
Un tourbillon d'encens dérobe son autel,

L'éclair brille... Une voix, du fond du sanctuaire
De la voute céleste entrouvre la barriere
Une sainte frayeur s'empare de mes sens ;
Ecoutons ... O déesse? es-ce-toi que j'entends.

» Peuple cher à mon cœur, achève ton ouvrage.
» Jadis, les yeux couverts du bandeau de l'erreur,
« Tu dormais dans la nuit d'un stupide esclavage,
» Ton réveil à brisé la faux de la terreur.
« Va, ce n'est point envain que le français m'implore,
» Mon invisible bras à guidé tes drapeaux ;
» J'allumai dans ton sein l'ardeur qui te dévore !
» Et déja le succès, couronne tes travaux.
» Connois ta dignité, né libre et fier de l'être,
» Fais fleurir dans tes murs les arts et les vertus,
» Sur les membres épars des tyrans abattus
» Répête le serment de n'avoir plus de maître.
» L'antre du terrorisme est à jamais fermé.
» Sous le fer meurtrier s'il se débat encore
» Ne crains rien. C'est pour toi que mon bras fus armé:
» Ce bras terrassera l'ennemi que j'abhorre.
» Non, mon regne n'est point un regne rigoureux.
» Que de tes pleurs enfin la source soit tarie.
» Sois juste, bienfaisant, fidele à la Patrie,
» Goute la volupté de faire des heureux.
« Ton sort va désormais dépendre de toi-même.

» Porte au fond de ton cœur l'amour sacré des loix
» Et, soumis sans murmure à leur pouvoir suprême,
» Poursuis d'un pas égal, le cours de tes exploits.

Par le citoyen B. D. L.

FIN.

De l'Imprimerie de PAIN, passage honoré.